

BRAVO.

2 Février 1930

71 de la Hébertie, le cinéma

“J’ai traduit le premier acte d’Hamlet nous dit ANDRÉ GIDE mais je renonce à traduire les autres.”

J E ne sonnai pas sans inquiétude à la porte d’André Gide. Il est certainement un des hommes dont on dit le plus de mal dans le monde des lettres, et peut-être dans le monde tout court. Est-ce parce qu’il a su bouleverser plusieurs générations successives de jeunes hommes, qui se sont empressés ensuite à renier tout ce qu’ils lui devaient ? Est-ce parce que, ne cessant de se chercher, de courir après sa propre jeunesse, il s’est souvent repris et renié lui-même ? Est-ce parce qu’à chacun de ses livres il a déçu les colleurs d’étiquettes ? Est-ce parce que, en ses excès de franchise devant sa propre complexité, il a paru, aux yeux de beaucoup, un être éminemment dangereux, dont il fallait excommunier l’immoralisme ? Toujours est-il que, connaissant ses œuvres, je ne sonnai pas sans inquiétude à la porte d’André Gide, à qui je venais demander de me parler de sa traduction d’*Hamlet*. Il me reçut d’abord avec une sorte de réserve, que je sentais pleine de méfiance ; mais qui se changea bientôt en une parfaite amabilité :

« Non. Ce n’est point de propos délibéré que j’ai décidé de traduire *Hamlet*. Bien que ce soit peut-être la pièce la plus attachante, la plus moderne, la plus inquiétante de Shakespeare, celle où il y a et où nous pouvons mettre le plus de choses, c’est sans doute la dernière de toutes ses œuvres à quoi je me serais attelé. Mais un jour, Pitoëff, qui voulait la jouer, est venu me demander si je consentirais à la traduire. Il me déclara qu’aucune des traductions françaises existantes, celle de Marcel Schwob, par exemple, ne le satisfaisait ; qu’il les trouvait même toutes impossibles. J’en suis tombé d’accord avec lui. L’entreprise m’a tenté. Et j’ai accepté. C’était agir inconsidérément. Je ne m’en suis aperçu qu’après m’être mis au travail. Je n’avais pas encore eu l’occasion, en effet, d’étudier de très près le texte anglais de *Hamlet*. Je me suis rendu assez rapidement compte que j’étais devant un ouvrage, que d’autres que Shakespeare avaient certainement remanié, arrangé, et, pour tout dire, tripatouillé.

« Gaston Baty a du reste fait paraître, l’an dernier, tout un travail là-dessus. Ce qui ne signifie point que je sois de son avis en ce qui concerne la prétendue supériorité du « Premier Hamlet » sur la version définitive. Mais l’incertitude que je sentais croître en moi, à mesure que j’avançais dans l’examen de ce poème dramatique, les doutes qui me venaient sur l’authenticité de nombreux passages, me découragèrent. Ajoutez à cela que le premier acte de *Hamlet* m’a donné plus de mal à lui seul que les cinq actes d’*Antoine* et *Cléopâtre*. Et vous comprendrez pourquoi j’ai renoncé à traduire le tout. Cela m’aurait beaucoup trop absorbé, et pendant trop longtemps. J’ai cinq ou six choses à faire, qui m’importent davantage

maintenant, et que je me refuse à laisser de côté. »

Puis, après un instant de silence :
« Il ne faut pas croire que ce soient les meilleurs passages, « purple passages », les plus belles scènes, qui exigent le plus de travail, de réflexion. Ce sont ceux que l’on estime soi-même ratés, ou moins bons, ou médiocres. On éprouve une sorte de déception à l’égard de l’auteur qu’on admire ; partant, moins d’ardeur ou de goût à la besogne — de l’ennui, si vous voulez ! Que faire dans ce cas ? Essayer de rendre ces morceaux meilleurs ? Mais n’est-ce pas trahir ? — ou, au contraire, se montrer d’une fidélité scrupuleuse ; mettre au jour les erreurs, les côtés médiocres, les passages bâclés ? C’est un dilemme presque angoissant. Et je ne dis pas cela pour *Hamlet* seulement, mais pour toutes les traductions en général ; pour celles de Joseph Conrad aussi, que j’ai faites. Je me suis déjà assez longuement expliqué là-dessus dans une lettre à André Thérive sur les traductions, qui avait paru à la *Nouvelle Revue Française*, et qu’en guise de préface, j’ai placée en tête de l’édition du premier acte d’*Hamlet* que vient de publier *La Tortue*. »

Et André Gide m’en montre un merveilleux exemplaire sur japon, où le texte de Shakespeare figure en caractères rouges et sa traduction en lettres noires...

« Que je vous parle du théâtre ? Mais je n’ai rien à en dire : je n’y vais presque jamais. Tout au plus, deux à trois fois par an, lorsque quelqu’un parvient à m’y entraîner. Je suis un peu confus d’avouer cela, car j’ai des amis, dont je prise fort le talent, et qui sont des auteurs dramatiques.

« Non, voyez-vous, il y a trop de détails matériels ennuyeux : retenir sa place à l’avance ; avoir à supporter les ouvreuses, les voisins, leur sans-gêne, leurs bruits ; la longueur et la fréquence des entr’actes. On sent l’œuvre — surtout si elle est belle — à la merci du metteur en scène, des acteurs... La dernière pièce que j’ai vue est *Siegfried*, de Giraudoux, à quoi j’ai pourtant pris un plaisir extrême.

— Il me semble que vous aviez dit cependant un jour que le théâtre vous attirait beaucoup, et que seule l’incompréhension du public devant *Saül* vous en avait éloigné ?

— C’est inexact. J’avais écrit *Saül* à 25 ou 26 ans, et je l’avais apporté à Antoine. Il l’avait reçu pour son théâtre, il paraissait assez emballé, bien qu’il m’eût dit : « Les deux derniers actes, c’est du Maeterlinck ; et ce n’est pas un compliment que je vous fais là ! » Seulement, Antoine n’avait pas d’argent. Pour monter *Saül*, il comptait sur les bénéfices éventuels que lui rapporterait une pièce de Brieux, *Résultat des courses*, dont la création était proche. Or, cet ouvrage fut un four noir ! Et *Saül*, que de Max aurait interprété, resta dans mon tiroir. C’est cela qui m’a peut-être éloigné du théâtre. Car si

Saül avait été joué, s’il avait rencontré une certaine faveur auprès du public, toute ma carrière eût pu en être modifiée. J’avais en tête, à ce moment-là, plusieurs idées de pièces, notamment un *Sylla*, que j’ai abandonnées. Mais le fait que Copeau ait repris *Saül*, vingt-cinq ans plus tard, au Vieux-Colombier, que le public n’y ait pas compris grand-chose, cela ne pouvait changer en rien le chemin ou j’avais choisi de prendre (1).

« Non. Pas le théâtre. Mais le cinéma m’attire et me passionne. Il m’arrive d’y aller quatre ou cinq fois par semaine ! En dépit de l’absurdité de la plupart des scénarios (et il y en a eu cependant d’excellents : tous les russes, quelques américains aussi), tant que le cinéma était muet, on y trouvait un rythme, une magie, une poésie, que ne troublaient même pas les sous-titres, qui, au fond, ne faisaient pas partie intégrante du film. Maintenant que celui-ci devient parlant, évidemment, nous allons supporter un débordement d’inepties, qui risquent d’être intolérable. Mais je crois, cependant, au cinéma parlant. Je pense qu’il est appelé à prendre une réelle valeur artistique, dès qu’on s’adressera à de vrais écrivains. Je sais des littérateurs de grand talent qui sont tout disposés à s’y intéresser. Moi-même, je compte m’en occuper. Il y a des questions matérielles à régler. Mais je pense qu’on trouvera le moyen de résoudre ces problèmes, non pas au mieux des intérêts de quelques commanditaires, mais au profit de l’art cinématographique. Alors, il faudra considérer celui-ci avec des yeux tout neufs. Songez que le film parlant date d’hier, et que les producteurs se sont laissés déjà encombrer par des routines, qui ne leur appartiennent même pas, qui sont étrangères au cinéma ! Ce n’est point du mauvais théâtre qu’il faut faire. J’ai des idées assez personnelles sur ce sujet, je crois ; et j’espère pouvoir les réaliser bientôt. »

Et, comme je prenais congé, André Gide ajouta :

« Vous savez que j’ai horriblement peur des interviews. Les journalistes vous font dire des choses inouïes !... Il est juste de dire que cet entretien n’a rien de compromettant ! Enfin, c’est très imprudent quand même... »

Un silence ; puis, comme la porte se refermait :

« Il est vrai que je n’en suis pas à une imprudence près... »

CLAUDE-ANDRÉ PUGET.

(1) M. André Gide fait ici allusion à un entretien qu’il m’a accordé l’été dernier, que j’ai reproduit dans les *Annales* (15 novembre), mais dans lequel il ne faut bien déclarer qu’il n’avait pas présenté les choses sous ce jour. Cela est d’ailleurs sans gravité, et M. André Gide use avec trop d’autorité et de naturel du droit qu’il a de se contredire pour qu’on songe à le lui dénier. — ANDRÉ LANG.